

# 1

Au Bois Madame qui encercle la propriété du château, l'aube n'arrive jamais par surprise, ni dans une explosion de bruits extraordinaires. Là-bas, elle surgit de l'éclosion d'un silence avec ses bruissements familiers. Les passereaux sont les premiers à la saluer tandis que la lumière du jour annonce les premières ombres des grands arbres centenaires. À leurs pieds, là où ressortent d'épaisses racines noueuses, les feuilles tombées d'une précédente bourrasque mélangent leurs odeurs de pluie et de terre à celles plus discrètes de la mousse qui grimpe le long des troncs majestueux. Quand on la touche avec la paume de la main, c'est doux et en même temps humide. Ce qu'on ressent des choses, on n'est jamais seul à le ressentir. Combien de personnes sont déjà passées par ce bois avant d'atteindre le portail du château ? Et combien d'entre elles se sont agenouillées au pied d'un de ces

grands hêtres pour toucher cette texture spongieuse et douce à la fois ?

Une surprise ne vient jamais par hasard. C'est ce que je me suis dit en découvrant la boîte en carton qui avait été posée là sur le tapis de feuilles rousses, à peine cachée derrière le tronc d'un de ces arbres dont la cime semble toucher le ciel. Je m'imaginai être là quelques heures plus tôt, guettant l'individu avec son paquet sous le bras qui cherchait l'endroit propice pour le déposer en rabattant tout sur son passage : les branches, les broussailles, les fougères et même les nuages. Il me semblait entendre son souffle court, celui d'un homme ou d'une femme qui se prépare à commettre un délit, fût-il bénin. Avait-il eu le choix ? S'était-il ravisé au dernier moment pour finalement abandonner ce qu'il considérait être un fardeau ?

La dernière fois que je me suis arrêtée dans ce parking entouré par le Bois Madame, c'était hier à la tombée du jour. Je n'avais rien remarqué, rien entendu. La boîte avait donc été déposée tard dans la soirée ou très tôt ce matin, avant que la lumière du jour n'éclaire les façades du château. De loin, la couleur du carton se confondait avec celle des arbres. Si quelqu'un était passé par là, il n'aurait pas pu remarquer sa présence, à moins de s'être approché de l'arbre pour aller remplir le silo à graines destinées aux oiseaux qui peuplent l'orée de ce bois. L'endroit choisi pour le dépôt n'était donc pas anodin. Nourrir les oiseaux est un rôle qui me revient depuis que je travaille au château. C'est une occupation qui ne me donne ni rang, ni importance mais la force pure du sentiment d'être au monde. Plus les années passent, plus je me rallie à cette idée du rien qui pourtant

contient le tout, avec cette simplicité abordable incluse. Les oiseaux nous le rappellent alors qu'ils ne pèsent rien. C'est comme repérer l'invisible pour mieux se rapprocher du sens de la vie.

C'est moi, pensais-je, qui fût donc choisie pour repérer le paquet. À mesure que je m'en approchais, le cœur serré, je m'inquiétais de ne rien entendre. Je ne savais pas si c'était bon signe ou mauvais signe.

Me mettre à genoux au pied de cet arbre, je l'avais déjà fait des centaines de fois. Avant même de toucher son écorce et la mousse qui rampe aussi loin qu'elle le peut, j'avais l'habitude de ressentir une paix incroyable. Mais ici, c'était différent.

Les chatons devaient être âgés de deux ou trois jours, guère plus. Lorsque j'ai soulevé les bords qui fermaient la caisse, les bébés étaient occupés à téter leur mère. J'en distinguais trois, perdus dans l'épaisse fourrure noire qui entourait les tétons maternels. Il ne fallait rien brusquer de ce moment. Qu'avaient-ils connu de leur courte vie ? Et que savaient-ils de la main de l'homme, sinon qu'elle pouvait caresser avec douceur ou abandonner sans aucune empathie ?

Un bout de papier blanc cartonné avait été glissé à l'intérieur de la boîte. On pouvait y lire, en lettres noires sur fond blanc : « Je ne les abandonne pas, je vous les confie. » Que penser de ce message ? Je ne voyais dans cet acte rien d'autre qu'un abandon. Un geste lâche et égoïste.

Les grilles du château allaient bientôt ouvrir. Certains visiteurs opteraient pour la journée complète, d'autres pour quelques heures seulement.

En ce mois de mai, le parc rendait hommage aux jardiniers qui créent du beau avec les formes, les

couleurs et les saisons que leur offre Dame Nature. Devant la beauté de ces jardins dessinés, je n'ai jamais su faire grand-chose sinon la démasquer jusque dans ses moindres recoins. C'est comme tourner les pages d'un livre sans parole. On se met à hauteur d'un enfant. Trop haut, on ne verrait pas bien, on ne verrait pas tout. De mon bureau, par la fenêtre ouverte, je peux observer ce travail maîtrisé sur la nature, tandis que cette même nature reprend ses droits là où le temps se pose à notre insu, comme la mousse qui grimpe le long des arbres ou comme les oiseaux restés libres de voler.

Chaque matin, je prends le temps de les observer sur la branche du lilas qui a pris ses racines il y a une vingtaine d'années. Ce sont principalement des moineaux et quelques mésanges charbonnières qui passent par ici. Le ciel leur renvoie son immensité. J'ai toujours pensé que l'homme était relié à la nature et qu'il pouvait ne faire qu'un avec elle, s'il le voulait vraiment. Je suppose que les personnes qui choisissent de visiter le parc, en famille, en couple ou même en solitaire viennent chercher ici un peu de cette nature qui leur manque. Dans les sentiers qui mènent au fond des bois, on oublie tout. Et alors, on devient le chuchotement des arbres entre eux, le bruit froissé des ailes des oiseaux qui s'envolent ou celui du vent dans le fouillis des premières feuilles du printemps.

Les grilles qui donnent sur l'allée du château s'ouvrent à neuf heures. C'est la concierge qui en a la tâche. Il était huit heures cinquante, il me restait donc dix minutes à patienter. J'entendais maintenant sortir de la boîte quelques miaulements très faibles. Les yeux des chatons étaient encore fermés. Après

la naissance, l'œil de ces petits félins continue de se former. C'est la paupière qui les protège alors de la lumière en ne s'ouvrant généralement qu'entre le septième et le dixième jour qui suit la mise à bas.

Il faisait chaud. En posant ma main sur le poitrail de la petite chatte, je sentais cette chaleur naturelle qui se propageait jusque dans le pelage des petits chatons endormis. Leur mère ronronnait. Se doutait-elle qu'elle avait été abandonnée ?

Je me revoyais trente années plus tôt. Âgée de vingt-quatre ans, je me trouvais dans la même situation que ce petit animal. C'était en octobre 1993, je venais d'accoucher de Margot. Bien des années après, je ressens encore la douce chaleur de sa peau contre la mienne, ses paupières refermées sur un rêve qui m'était inconnu. Je sentais la fragilité de ce corps dépendant de nous, comme le sont tous les bébés du monde, qu'ils appartiennent à une espèce animale ou humaine.

Ces chatons avaient encore leur mère, c'était déjà un bon début, me suis-je dit. Cette chatte me donnait un bel exemple de ténacité.

Margot a vécu trois jours. Elle a été emportée par une pneumonie. Je voyais chez cet animal la même attention que j'avais eue pour ma fille, ce même amour que je lui avais donné. Il ne fallait pas lui arracher ce qu'il lui restait de force pour vivre. Elle avait été battue, cela se voyait à son œil droit dont la paupière restait fermée et en dessous duquel une croûte de sang s'était formée. Avait-elle voulu défendre la vie de ses petits au détriment de la sienne ?

Nous ne sommes pas séparés des animaux, pas vraiment. Il y a un lien qui nous unit. Nous sommes bien sûr différents mais en même temps semblables

en plusieurs points. Cet instinct maternel que les mères de n'importe quelle espèce possèdent, ce même amour pour leur enfant en est une preuve. C'est ce que nous héritons de la terre sans le savoir. À la différence que pour eux leur vie minuscule leur suffit. Avec très peu, ils se sentent être au monde, sans rien posséder d'autre que leur vie.

Margot, lorsqu'elle est venue au monde, avait aussi les paupières fermées. Je n'ai aperçu le bleu de ses yeux que deux ou trois fois. Cela aura suffi à percer à jour le mystère de la vie, son miracle, celui de toute naissance au monde, précieuse et fragile.

« Je ne les abandonne pas, je vous les confie ». Je prenais ce message pour moi, comme s'il m'avait été destiné. Il fallait que j'en sois digne !

La chambre où dort Émilie est étroite et sombre. La seule fenêtre qui éclaire la pièce donne sur une rue fréquentée qui conduit au centre-ville. La nuit, la jeune femme est souvent réveillée par différents bruits qu'elle ne cherche plus à distinguer. Le plus difficile, c'est au petit matin alors qu'il fait encore noir, quand on arrive bientôt à l'aube pendant que l'aurore se prépare. Il y a durant ce court moment un homme qui déverse sa colère en hurlant des mots confus. S'agit-il d'un homme sans domicile fixe, d'un ivrogne ? Personne n'a jamais cherché à le savoir. Après avoir beuglé ce qu'il avait à dire, l'homme passe son chemin. La jeune femme l'a déjà observé : une ombre assez mince, des cheveux hirsutes, un long manteau qui arrive jusqu'aux mollets et une grosse écharpe nouée autour du cou, quelle que soit la saison.

Émilie loge dans cette chambre d'étudiant depuis le mois de septembre. Huit mois déjà ! Quand elle a

emménagé, elle ne pensait pas que tout serait difficile. À vingt ans, on a encore toute la vie devant soi mais la vie souvent dépend de nos décisions passées.

En elle, il y a quelque chose qui s'insurge et enfle comme l'eau de la rivière juste après un orage. Ce n'est pas constant pourtant, mais quand elle y pense, elle ne peut que le regretter.

C'était l'homme qui voulait un enfant. Émilie, à vingt ans, préférerait attendre que leur situation se stabilise. D'instinct, la jeune femme préférerait la liberté.

« La liberté est une nécessité, elle est du côté de la vie »

Souvent, elle se passait cette phrase, en boucle pour se dédouaner, s'affranchir de ce que la société pouvait attendre d'elle.

Thomas avait presque trente ans. Il voulait fonder une famille. Leur relation était récente. Quelques mois seulement. Ils se sont rencontrés à la terrasse d'une brasserie. C'était en été. Le jeune homme était installé à une table, seul. Émilie était entrée avec un couple d'amis. Toutes les places en extérieur étaient occupées et le groupe d'amis voulait profiter de la belle journée, à ciel ouvert. Elle n'avait pas vraiment réfléchi quand elle avait demandé à Thomas si les places à sa table étaient libres. Elle n'avait pas cherché à savoir si celui-ci n'aurait pas plutôt préféré terminer son verre de bière en solitaire. Thomas avait acquiescé. C'était là, sans le vouloir, sans le préméditer, le début de leur histoire.

Ils se sont tout de suite trouvés des points communs : l'histoire de l'art, le cirque contemporain, la nature, les animaux. C'est Thomas qui a invité Émilie. Une



proposition circassienne à voir sous chapiteau : « Der Lauf ». Ce spectacle, voulu poétique et philosophique en même temps, questionne justement notre destinée, notre rapport au monde et donc à soi-même, en insistant sur cette idée qu'il n'y a pas de monde sans rêve qui le prolonge, comme il n'y a pas non plus de destinée sans incertitudes qui la sous-tendent. « On ne se connaît que depuis trois jours, Émilie, on ne sait pratiquement rien l'un de l'autre mais je veux prendre le risque de parcourir le chemin avec toi. »

Dix années les séparent.

Leurs mondes sont différents : lui est ingénieur du son ; elle entame des études en architecture des jardins.

Il aime la ville ; elle aimerait vivre à la campagne.

Tout cela appartient maintenant au passé. Ce qu'elle a vécu après, c'était suffisant pour une vie. Ce qui comptait maintenant, c'était la suite de son histoire, c'était de remonter le cours du silence, non celui de la vie.

Pourtant, cette nuit, Émilie ne trouve pas le sommeil...

Les gens qui ne nous connaissent pas ont souvent un avis sur un sujet tabou. Car c'est intime. Secret. Et ils font du mal. Molière le disait déjà : « Contre la médisance, il n'y a point de remparts. » Ni contre la bêtise humaine. Hélas !

Ainsi, Émilie ne s'est confiée à personne quand elle est sortie du planning familial. Elle est rentrée chez elle, décidée. Elle voulait penser à Thomas. Mais c'est impossible de penser à quelqu'un d'autre que soi dans ce cas-là.

Une assistante sociale lui a demandé de s'exprimer sur ce choix douloureux. Il l'est toujours pour tout le monde. Elle lui a demandé si elle avait pris cette décision seule. Émilie, vingt ans à l'époque, a expliqué que, pour elle, avoir un enfant, c'était trop tôt. Elle a raconté l'empressement de Thomas à fonder une famille alors qu'elle poursuivait des études pour essayer de garder son indépendance. L'assistante sociale écoutait. Elle n'était pas là pour juger, ni pour donner un quelconque avis mais pour aider et donner des conseils. « C'est important d'être consciente de ses choix et de connaître toutes les possibilités qui s'offrent à toi. » Elle expliquait tout dans le détail : le suivi de la grossesse qui pouvait se faire au centre, la possibilité aussi de proposer l'enfant à l'adoption et enfin, si tel était son choix, la possibilité de réaliser une interruption de grossesse. Jamais le terme d'avortement n'avait été prononcé.

Émilie avait pris sa décision avant même de franchir les portes du centre de planning familial. Rien ne pourrait, à ce stade, la faire changer d'avis. La jeune femme avait un caractère libre, ardent, mais aussi un esprit prompt à la colère et parfois à la rébellion. Elle avait dû batailler ferme pour convaincre Thomas. Les jours qui ont suivi, le couple a arrêté de croire qu'un avenir ensemble était encore possible, voire envisageable. C'était le début de l'été, un an après leur première rencontre.

La prochaine étape du processus consistait en une rencontre avec le médecin. Émilie avait déjà dépassé les cinq semaines d'aménorrhée : l'interruption de sa grossesse ne pouvait dès lors se faire que par une « IVG chirurgicale », c'est-à-dire par aspiration de

l'œuf à l'intérieur de la cavité utérine, sous anesthésie locale. « Vous recevrez un médicament afin de dilater le col. Pour compléter la dilatation, je rentrerai une canule dotée d'un aspirateur qui aspirera le contenu de l'utérus. Vous pourrez retourner chez vous au bout de quelques heures. »

Émilie s'était rendue seule au centre de planning familial. Elle en était aussi ressortie seule. Plus tard, elle dira que cela ne regardait pas les autres. Ni sa famille, ni ses amis. Elle n'avait pas ressenti de stress, ni même de crainte. Pourtant, elle gardait au fond d'elle une certaine culpabilité, très enfouie. Si Thomas l'avait comprise, peut-être alors aurait-elle eu le sentiment d'avoir fait le bon choix. Bien que soulagée, elle se posait encore beaucoup de questions.

Émilie se leva du lit. L'homme au long manteau, aux cheveux hirsutes et son écharpe nouée autour du cou était en avance. Il restait encore au moins deux heures avant que le soleil ne se lève. La jeune femme apercevait sa silhouette à travers le fin rideau qui couvrait la fenêtre de la chambre. En le suivant du regard, elle le voyait se diriger vers un point précis qui n'était pas son chemin habituel. Au lieu de tourner à droite pour rejoindre le boulevard, il était parti vers la gauche, vers la petite cour qui s'étale au pied de l'immeuble à appartements où loge Émilie.

Au moment où la jeune femme avait regagné son lit, un bruit inhabituel avait retenti, un bruit répété, comme une plainte. Ce n'était pas celui d'un humain. Plutôt le cri d'un animal, à la fois plaintif, agressif, aigu et puissant, suivi d'un grognement. On entendait aussi des sons plus brefs comme si quelqu'un donnait des coups dans une poubelle. Émilie avait tout de suite

pensé à un chat. Était-il en danger ? En deux minutes, elle était habillée. Elle dévala la volée d'escaliers pour rejoindre le rez-de-chaussée qui donne sur la cour de l'immeuble. Ce qu'elle redoutait était en train de se passer : l'homme donnait des coups de pied à une jeune chatte. Une mère. Derrière elle, ses petits hurlaient et feulaient. Et tandis que celle-ci se défendait, l'homme frappait à la fois sur la poubelle et sur elle qui tentait de protéger sa portée. Émilie, épouvantée, hurla à son tour et courut vers l'homme. Sans réfléchir, elle le poussa vers le mur. L'homme tomba à la renverse au pied de la poubelle, elle-même renversée.

Il y avait trois chatons. Émilie prit une caisse qui traînait dans la cour. Elle y mit les bébés et leur mère, une petite chatte noire qui ne devait pas être âgée de plus de dix mois.

**E**ndométriose. Héloïse n'a jamais entendu ce mot. Elle le répète tout bas entre les lèvres qui marmonnent ces cinq syllabes. Ce mot à la fois nouveau, inconnu, barbare donne à la jeune femme une certaine crédibilité pourtant. Dans endométriose, on entend endomètre. C'est son gynécologue qui le lui fait remarquer. « L'endomètre est la muqueuse qui tapisse l'intérieur du corps de l'utérus. Chez vous, Héloïse, ces tissus se développent ailleurs, en dehors de la cavité et vont s'implanter sur vos organes voisins comme les ovaires, la vessie, l'intestin... C'est ce qui provoque vos fortes douleurs au moment des règles et, vraisemblablement, votre infertilité. »

Ce qui compte échappe au temps. Aujourd'hui comme hier, Héloïse ne comprend pas vraiment. Et si elle comprend, ce n'est qu'à demi-mot. « Cela pourrait donc expliquer cette douleur que je subis depuis mes onze ans alors que tout le monde me prenait pour une folle. Ceci explique donc cela ! »

– Tu es douillette, une femme, ça doit souffrir, elle est faite pour ça !

– N'en parle pas trop, ça ne donne pas une bonne image de toi !

– C'est normal d'avoir mal, toutes les femmes passent par là. Arrête de te plaindre.

Le cours du temps jamais ne s'arrête et s'il revient en arrière, ce n'est que sur commande, en déroulé et sans tous les détails qui constituent parfois le décor de la scène à restituer. Héloïse se souvient de l'essentiel. Elle avait onze ans, elle était encore à l'école primaire. Quand c'est arrivé la première fois, elle ne savait pas ce qui se passait. C'était douloureux, gênant, inconfortable. « J'étais chez ma marraine. Il y avait du sang partout sur les draps. »

– Tu n'es pas malade !

– Ce n'est pas sale !

– Ce n'est pas grave !

Les mots prononcés sont pour elle. Elle les entend mais elle sait que c'est tabou d'en parler. C'est ce qu'on lui a toujours dit. La douleur, en plus d'être physique est aussi psychologique. « J'étais trop mal à l'aise, alors je me taisais. C'est la société qui voulait ça. Maintenant, ce n'est plus pareil. Les mentalités évoluent. Il y a davantage de conversations autour de ce sujet. Les jeunes femmes, désormais, osent se confier. »

Avant...

Tout était difficile. Dans la famille, on ne parlait pas de ces choses-là. Surtout avec une mère absente. À l'école, c'était gênant, très inconfortable, tout ce flux de sang en quantités impressionnantes. Son père, pour bien faire, avait glissé sous la porte de sa

chambre une bande dessinée qui explique de A à Z le corps de la femme jusqu'à la grossesse et même l'accouchement. La douleur, cela devait être normal. Vivre enseigne chaque jour la résignation, la patience et toutes ces choses-là. Héloïse pensait aux autres filles. Ressentaient-elles la même douleur ? Elle ne leur posait pas la question. C'était trop intime, trop personnel. La nuit, parfois, elle ne dormait pas. C'était difficile avec la douleur. Souvent, elle était pliée en quatre. Souvent, elle devait se lever pour changer de serviette. Dans la pénombre, des lumières passaient. Quelle heure pouvait-il être ? Allait-elle pouvoir se rendormir et aller à l'école le lendemain ? Héloïse ratait souvent les cours. Pour se soulager, elle prenait des médicaments. Mais cela ne suffisait pas.

Une année passa. La douleur devenait très insistante et clouait au lit la jeune fille une semaine par mois. « Je ratais systématiquement l'école. » Son père la conduisit chez un gynécologue. La salle d'attente était colorée, avec des cadres disposés sur les murs et toutes sortes d'affiches qui parlaient de grossesses et de maternité. D'autres femmes étaient là. Le médecin avait du retard. Héloïse n'était pas à l'aise. À quoi ressemblait-il ? Quelles questions allait-il lui poser ? Comme s'il lisait dans ses pensées, son père la rassura en lui disant que si elle était gênée de parler, il répondrait à sa place. « C'est le médecin qui t'a mise au monde, Héloïse. Elle te connaissait déjà alors même que tu n'étais pas née. »

Il faisait beau ce jour-là, comme souvent en cette période de l'année. La fenêtre de la salle d'attente donnait sur une cour où étaient dessinés des parterres

de fleurs. Héloïse ne reconnaissait pas encore les plantes. C'étaient des pivoines. Leurs pétales rose poudré rappelaient les robes de soie qu'on porte en soirée, ce même rose discret posé sur les murs de sa chambre. Héloïse les observait derrière la vitre.

On l'appela par son prénom. On ne dit pas madame, ni mademoiselle. On dit « Héloïse ». Son père la précéda. La pièce était grande. Derrière le bureau du médecin, il y avait une fenêtre. Elle donnait sur cette même cour où avaient été plantées les pivoines. La jeune femme remarqua le paravent dans le coin à gauche de la pièce, juste derrière le fauteuil gynécologique. C'était la première fois qu'Héloïse rencontrait cette femme qui devait avoir la quarantaine. Au fil des années, elle apprit à la connaître. C'était une femme atypique, très ouverte d'esprit, avec qui on pouvait facilement discuter de tout, sans gêne.

La première phrase que le docteur prononça était pour Héloïse. Une phrase simple mais pas anodine. Une phrase pour détendre et mettre à l'aise. « Je t'ai connue dans le ventre de ta mère. Et dans mes bras, tu as poussé ton premier cri. » Héloïse sourit. C'était bien parti pour une prise en charge qui allait durer plusieurs années.

À l'époque, dans les années nonante, on ne parlait pas encore d'endométriose. On n'avait pas investigué plus loin. Héloïse avait reçu un traitement médicamenteux plus fort encore, à base de *Buscopan* et d'anti-inflammatoires.

« C'est hormonal, le corps réagit différemment à la douleur d'une femme à l'autre.

Par la force des choses, on s'habitue à cet inconfort, on se dit que c'est normal et la normalité, cela rassure.



On s'interdit de se poser trop de questions, on se dit aussi qu'on n'a pas le droit de se plaindre. »

Puis, il y eut la pilule contraceptive. Elle en changeait tous les deux, trois ans. Sitôt qu'elle ne faisait plus d'effet, sitôt qu'elle ne calmait plus la douleur, Héloïse devait en essayer une plus forte jusqu'au constat qu'il n'y avait plus rien d'assez fort pour la soulager.

« La pilule, elle vous endort de tout, artificiellement. Vous ne ressentez plus rien de ce qu'une femme doit ressentir. Cela joue sur la libido. »

Chez Héloïse, elle avait fait des dégâts. Elle calmait la douleur, mais tout le reste aussi.

« On prend la pilule pour être efficace, disponible, en ne s'autorisant aucun moment de faiblesse, ni de répit. La douleur ne doit pas devenir un handicap dans notre vie. Alors, on la supprime, bien qu'elle fasse partie de nous, de notre féminité. »

Avec le recul, Héloïse se rendait compte que toute son adolescence avait été compliquée par l'endométriase. Comme le rapport qu'elle avait avec son corps. Elle s'interdisait tout désir, tout fantasme. Et la sexualité restait un sujet délicat. On devait composer avec des parents autoritaires aussi. Comme le père d'Héloïse, très conservateur. Il ne fallait pas montrer qu'on était jolie.

« Attention à l'image que tu donnes aux autres, tu dois cacher tes formes. Tu es une femme, attention à toi ! »

« On ne naît pas femme, on le devient » a très justement écrit Simone de Beauvoir. Héloïse était devenue femme à vingt ans. Elle avait appris qu'elle pouvait être jolie. Et elle avait arrêté de prendre la pilule. Auparavant, on ne parlait pas des alternatives

comme le stérilet, l'implant ou le patch. Maintenant, on informe les femmes de ces autres possibilités.

À l'arrêt de la pilule, il semblait à Héloïse qu'elle se réveillait avec plusieurs années de retard. Pour la jeune femme, c'était déstabilisant. Elle avait ressenti la douleur mais aussi sa féminité.

« Si je l'avais senti plus tôt, j'aurais vécu différemment mon adolescence. J'aurais pu construire ma vie sexuelle et lui trouver une identité. La prise de la pilule a endormi tout cela. Je ne m'autorisais pas à prendre du plaisir, c'était comme si je devais le faire pour l'homme. J'étais endormie. »

Héloïse se confiait au médecin. Son père, à ses côtés, l'écoutait. Il ne disait rien. Il pensait à cette maladie en se demandant comment sa fille avait pu traverser tout cela seule.

On tourne souvent le dos aux difficultés surtout si celles-ci ne sont pas énoncées clairement. C'est plus facile, plus confortable. Et la vie suit son cours.

Plus tard, la jeune femme comprendra cette partie de sa vie. Quoi qu'il advienne, elle ne sera jamais plus la même.